

et elle me témoigne une grande reconnaissance; d'ailleurs, monsieur Ducharme est là...

ANGÉLIQUE—Petit service!... vous qui l'avez sauvée!... Oh! tenez, vous êtes trop modeste, vous ne saurez jamais vous y prendre pour courtoiser les filles de par ici... Mademoiselle Jeanne a bien raison de dire que vous vous tenez toujours caché comme un grillon.

MAURICE—Mademoiselle Dorvillier a raison, Angélique, le grillon doit se contenter de regarder de loin, seuls les beaux papillons bleus ou rouges ont le privilège d'aller butiner parmi les fleurs...

(Voix) Angélique! Angélique!...

ANGÉLIQUE—C'est mam'zelle! (fausse sortie) N'ayez donc pas si peur des papillons, des rouges, surtout... (sort à droite.)

SCENE II

MAURICE—Ai-je donc si mal gardé mon secret?... (pensif) Oui, il faut cacher ma souffrance... moi qui donnerais volontiers ma vie pour cette fleur adorable et charmante qui sera bientôt la femme du capitaine McKay... Si je luttais... (jette sa plume) Quelle folie!... De quel droit irai-je troubler la vie de cette enfant?... Ah! je comprends bien sa conduite à mon égard; elle se sent blessée de ma feinte indifférence; elle si bonne, si généreuse... (se promenant de long en large) Allez au Canada, m'avait-on dit; vous êtes jeune, courageux, vous y ferez votre chemin. Là, pas de préjugés, pas de distinctions sociales comme il en existe chez nous, pas de conventions mesquines et étroites, la seule royauté est celle de l'intelligence. Erreur, hélas! partout, le monde est le même: "Ton courage et l'honneur," d'adorable ressource, et voilà la chanson vieille comme le monde, et qu'un gueux comme moi n'a pas le droit d'oublier... (il revient au pupitre) Allons! cherchons un moyen pour quitter honorablement cette maison. La Patrie a besoin de ses enfants, retournons donc sur la mer, j'y cacherai mieux là ma peine, et les regrets les plus amers de ma vie.

SCENE III

(JEANNE paraît par la droite, tenant un livre à la main. Elle traverse la scène, va regarder par le fond. Elle répond à peine au salut de Maurice et vient s'asseoir sur un sofa; elle ouvre son livre, feint de lire et regarde Maurice à la dérobée.)

JEANNE—Vous me paraissiez bien absorbé. Quel est donc ce travail si urgent?...

MAURICE—Ce sont les factures que Séverin doit bientôt venir chercher...

(Un temps.)

JEANNE—Est-ce que vous irez aux régates?...

MAURICE—Oui, mademoiselle...

JEANNE—Comme spectateur?...

MAURICE—Non, mademoiselle. Je compte commander le yacht de monsieur votre frère...

JEANNE—Contre celui de monsieur McKay?...

Vous savez que Procul n'a aucune chance...

MAURICE—Au contraire, j'espère bien que le "Martin-Pêcheur" fera bonne figure.

JEANNE—Ce qui n'empêchera pas mon frère d'être aussi ridicule qu'il l'a été l'an dernier.

MAURICE (riant)—Voilà qui n'est pas flatteur



VILLERAÏ -- Rôle de Zéphir.

pour la marine française... Alors vous tenez pour le "Britannia"?...

JEANNE—Je suis Canadienne, monsieur...

MAURICE (après un temps)—Quel est ce joli livre?...

JEANNE—"Corinne ou l'Italie"!... Un cadeau de monsieur McKay. Que pensez-vous de son choix?

MAURICE—Mon Dieu! mademoiselle, je ne le trouve pas très heureux...

JEANNE (ironique)—Vraiment! Ah! je comprends, une petite Canadienne comme moi ne comprendra pas grand chose, là-dedans. Un classique, pensez-vous, c'est "Genevieve de Brabant", ou "Les Contes de Perceval" qu'il faudrait, n'est-ce pas?...

MAURICE—Mademoiselle... Je ne vous ferai pas l'injure de croire que cette réflexion est sérieuse. Ce livre contient sans doute de bien belles pages, mais je doute qu'elles vous plaisent toutes.

JEANNE—Et pourquoi cela?

MAURICE—A cause de certaines considérations touchant la loyauté du héros, un officier Anglais... Donné d'un cœur aussi sensible qu'est le vôtre...

JEANNE—Pardon, monsieur, ne vous occupez pas de ma sensibilité que vous n'êtes nullement appelé à ménager. Parlez, je vous prie...

MAURICE—Je vois que ma franchise vous a déplu... ne vaudrait-il pas mieux laisser là ce sujet?

JEANNE (irritée)—Parlez, monsieur, ou vous me forcerez à croire que vous avez étrangement oublié votre position dans notre maison...

MAURICE—C'est juste, mademoiselle, je suis payé pour faire ce qu'on m'ordonne, ici (il va prendre le livre sur le sofa) Il y a dans ce livre, un monument impérissable élevé à la gloire de l'Italie et au génie de ses enfants, mais au milieu de ces pages, il se déroule un roman détestable: Oswald Grenfell, officier écossais, en est le héros. Il est tantôt Lovelace, tantôt Puritain; il aime une française qui lui